

AURÉLIE XAYA

HORS CADRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532826

Dépôt légal : juillet 2026

Chapitre 1

Lui, la star du campus. Elle, l'étudiante en photo.

On s'est quittés sur ma déclaration. Depuis, plus aucune nouvelle. Il était mon ami d'enfance, mon meilleur ami. Et j'ai brisé ce lien avec ces simples mots : « *Je t'aime.* »

Le lendemain de mon annonce, il s'est éclipsé pour un camp d'entraînement qui a duré tout l'été. Fuir, c'est toujours plus simple, n'est-ce pas ? Il n'a même pas pris la peine de me rejeter ou de s'énerver. Non. Il semblait juste... perdu. Je crois que j'ai brisé quelque chose entre nous. J'ai passé l'été à rejouer la scène en boucle, à chercher où j'ai merdé. Mais lui ? Monsieur le grand basketteur a sans doute trouvé d'autres moyens de se distraire. J'aimerais effacer mes mots, remonter le temps, retrouver cette complicité d'avant. Mais soyons honnêtes, ça n'arrivera pas. Il a tiré un trait sur nous. Un grand et épais trait. Et moi, je reste là, à essayer de ne pas me noyer dans ce vide qu'il a laissé.

Nous avons toujours été voisins. Nous étions le duo de marginaux. Toujours fourrés ensemble, la fille transparente et douce, dans l'ombre d'un garçon aussi froid qu'énigmatique. Chaque matin, il frappait à ma porte et on partait ensemble en cours. Ce rituel appartient désormais au passé, comme un vieux disque rayé qu'on ne prend même plus la peine d'écouter. Alors j'ai décidé de fredonner une nouvelle mélodie. Ma chanson.

Je balance ma valise au pied du lit et observe ma nouvelle chambre. Bienvenue dans le temple de l'austérité. La résidence universitaire la plus stricte, la plus chère, et probablement la plus ennuyeuse du campus. Si stricte que des surveillants y vivent pour nous fliquer et nous empêcher de respirer, tel un internat de lycée. Mes parents feraient tout pour s'assurer que leur précieuse et fille modèle reste bien dans un environnement contrôlé, même à des centaines de

kilomètres de leur autorité. L'indépendance ? Un luxe que je ne mérite pas. Les murs blancs et le mobilier minimaliste sont tellement froids qu'ils pourraient figurer dans une brochure de prison haut de gamme. Seule la cuisine semble avoir été un tant soit peu pensée... pour être aussi compacte qu'inutilisable. Mais pourquoi se plaindre de la cuisine quand les douches sont sur le palier, communes à tout l'étage...

Pourtant, une pensée me réchauffe un instant le cœur : à l'étage se trouve la chambre universitaire de mon ancien meilleur ami. Nos parents ont réussi à nous inscrire au même endroit, malgré nos spécialités opposées, sans hésiter à signer le chèque astronomique. Si je n'avais pas tout brisé avant les vacances d'été, mon quotidien serait radicalement différent. Mais cette chaleur passagère me brise un peu plus encore.

Je prends une grande inspiration avant de déverrouiller mon téléphone. Un message de ma mère. Je n'ai même pas besoin de le lire pour savoir ce qu'il contient. La même rengaine, encore et toujours. Pourtant, je prends le temps de le consulter, ça reste ma maman. À chacun de ses messages, j'espère me tromper sur son contenu, mais pour le moment ce souhait ne s'est jamais réalisé.

« Coucou mon petit cœur, j'espère que tu t'installes bien là-bas. J'imagine que ce n'est pas facile d'être loin de la maison. Je voulais te dire, je suis un peu surprise pour la photographie. C'est joli comme loisir, mais tu sais bien que ce n'est pas un vrai avenir. Tu vaux mieux que des rêves pareils. Je suis sûre que tu peux trouver des études simples, à ta hauteur sans que cela soit sans débouchés. Et pour ton meilleur ami, c'est vraiment dommage. Ce garçon a toujours veillé sur toi, comme un grand frère. Tu t'es laissée emporter, c'est humain, mais il faut apprendre de ses erreurs. Tu as toujours été sensible, douce, gentille et simple. C'est ce qui faisait ton charme. Mais ces derniers temps tu te forces à te mettre en avant, à faire l'intéressante... Sois sage, ma chérie. Reste fidèle à celle que tu étais. C'est comme ça que tu brilleras, en restant à ta place, avec élégance. »

Je ferme les yeux, l'esprit saturé. Ce discours, je le connais par cœur. Toujours à me rabaisser, toujours à me faire sentir insuffisante, bête et inutile. Mais je sais maintenant que je ne veux plus être cette fille. Le téléphone tremble légèrement entre mes doigts. Je ne vais pas pleurer. Je le savais, de toute façon. C'est toujours la même chose. Mais cette fois, je ne vais pas me laisser abattre. Fini de courber le dos, de ne vivre que pour réaliser leur rêve.

Je repose le téléphone sur le bureau, un peu plus fort que nécessaire. Puis je souffle, comme pour chasser son emprise de mes pensées. Ne t'inquiète pas, maman. Je vais te prouver que je suis une super photographe. Et bientôt, tu seras fière de moi. Pour ce que je suis vraiment et pour la voie que j'ai choisi de prendre.

Avant, j'étais docile, réservée, invisible. J'aimais ça, ma mère aussi. Mais maintenant qu'il n'est plus là, je me rends compte à quel point j'étais effacée, noyée dans son ombre. Il brillait, et moi, je restais à l'arrière-plan, comme une figurante dans ma propre vie. Ça ne m'intéresse plus. Je range mes affaires dans l'armoire minimaliste. Mes affaires ne prendront même pas la moitié de la place. J'ai décidé de voyager léger, autant dans mes bagages que dans ma tête. J'ai pris une grande décision : devenir celle que j'aurais dû être depuis le début. J'ai arrêté les confiseries à outrance. Cela me ramenait à lui et nos après-midi à manger n'importe quoi. Fini ces souvenirs sucrés. J'ai troqué ça contre la course. Courir, c'est simple, brut. Chaque foulée est une victoire contre la fille que j'étais avant.

Avec cette prise de conscience, tout a changé. Mon corps, déjà. Je commence à aimer ce que je vois dans le miroir. Enfin j'accepte mon corps et en prends soin. J'ai laissé derrière moi les vêtements informes dans lesquels je me cachais. J'ai pris goût à m'apprêter, à m'habiller avec style, à attirer les regards. Pas pour plaire à quelqu'un, mais pour devenir le personnage principal de ma propre vie. Ce n'est que la première étape, je veux plus. Je veux qu'on arrête de me voir comme la gentille fille qu'on oublie une fois partie. Je ne veux plus m'effacer.

Alors oui, je me sens différente. Plus affirmée, plus dure. Ce n'est pas facile de tuer la fille douce que j'étais, mais c'est nécessaire. Si ça fait de moi une fille un peu trop sûre d'elle, tant mieux. J'ai passé trop de temps à me taire. Je ne veux plus qu'une chose : être inoubliable.

Depuis la rentrée, le campus n'a pas eu une seconde de répit. Entre les présentations, les activités d'intégration, les cours et ma nouvelle voisine de chambre, Éléa. J'ai à peine eu le temps de respirer. Éléa est solaire, extravertie, drôle. Elle m'entraîne à chaque soirée, chaque sortie, chaque discussion impromptue sur les marches du campus ou autour d'un kebab à deux heures du matin. Rendant ce rythme de vie presque essoufflant, mais tellement vivant.

Au final, ce n'est qu'au petit matin que je reprends ma respiration. Lorsque je m'élance seule dans le campus pour cinq kilomètres de course à pied. Le monde dort encore, les volets sont clos, les rues humides résonnent sous mes pas. L'air me mord les joues, l'odeur de la terre mouillée remonte des pelouses, et je sens mes poumons s'ouvrir à chaque inspiration glacée. J'aime la morsure du froid sur ma peau, le goût métallique de l'effort, le battement sourd de mon cœur qui s'aligne peu à peu à celui de mes pieds. Ce silence-là, je le savoure. Mes journées hors de ma zone de confort sont comme des sorties en apnée, et ce n'est que foulée après foulée que je récupère mon souffle.

Mais ici tout va trop vite, une petite course et c'est déjà reparti. Entre les dramas incessants et les nouvelles qui fusent, il est impossible de tout suivre. Surtout depuis que les basketteurs sont arrivés et que tout le monde n'a que ce mot à la bouche. Les autres STAPS, même ceux bourrés de talent, sont devenus invisibles dans l'agitation. Je ne devrais pas y penser. Je ne devrais pas me demander s'il est là, quelque part, au milieu de tout ce bruit. Mais c'est plus fort que moi. Même sans bouger un seul de ses longs doigts parfaits, je sens encore son empreinte sur ma peau. Et une partie de moi voudrait courir me réfugier dans son ombre. Oublier tous mes objectifs. Alors non. Pas cette fois.

Je dois continuer à travailler sur moi, sur ce que je veux être. Depuis ce fameux jour, il ne m'a pas parlé ni cherché à me contacter. Alors je suppose que nos liens sont bel et bien brisés. Espérer le retrouver n'est qu'une perte de temps.

J'essaie de suivre Éléa, qui salue tout le monde sur son passage, et elle me présente rapidement, lorsque nous traversons la cour centrale. Nous sommes arrivées en même temps sur ce campus, pourtant j'ai l'impression qu'elle vit ici depuis des années. Alors qu'Éléa me raconte comment elle a réussi à pécho l'un des garçons que nous venons de saluer, je les aperçois. Le groupe des sportifs. Oui, le groupe dont tout le monde parle depuis des jours vient enfin d'arriver. Ils attirent tous les regards, riant bruyamment et échangeant des tapes dans le dos. Mon ventre se noue sans prévenir. Leur énergie déborde, et autour d'eux, les étudiants murmurent, certains les admirant ouvertement, d'autres avec un mélange d'envie et d'agacement. Regroupés en spécialité, les basketteurs se différencient de loin par leur taille. Et c'est à ce moment que je le vois. Il est là, parmi eux, et pendant une seconde, je pense que ce n'est pas lui. Mon ancien meilleur ami, ou ce qu'il reste de lui. Celui que je connaissais était distant, froid et las. Son visage toujours fermé, le rendait nonchalant et effrayant. Sa taille et sa carrure imposante laissent penser qu'il est inatteignable. Mais lui... Lui, il se pavane avec les autres, recevant les compliments et les regards admiratifs comme s'il y était habitué, ne gardant que son air nonchalant. Ses cheveux habituellement lâchés sur ses épaules sont attachés en un chignon brouillon. Sa main fourrée dans son paquet de chips format familial est la seule chose qui ne semble pas avoir changé. Mon cœur se serre malgré moi. Nos regards se croisent, une fraction de seconde. Une étincelle. Mais elle disparaît aussi vite qu'elle est apparue. Et lui ? Rien. Pas un battement d'émotion, pas une hésitation. Il détourne la tête comme si je n'existais pas.

Je reste figée. Alors, c'est tout ? Après tout ce qu'on a partagé, je ne suis plus qu'une ombre dans son champ de vision ? Je l'avais deviné, mais la réalité me frappe.

Juste derrière lui, un autre basketteur, moins impressionnant, moins grand, mais pas si désagréable à regarder, me fixe

et m'adresse un sourire charmeur. C'est peut-être pour moi, ou peut-être pour l'une des groupies qui glousse dans mon dos. Peu importe. Je hausse un sourcil et laisse un coin de mes lèvres se relever.

— Eh, tout va bien ? Éléa me secoue doucement le bras, son regard chargé d'inquiétude.

Je cligne des yeux et me ressaisis, un sourire légèrement forcé aux lèvres.

— Tout roule. J'étais juste en train de me demander comment c'est possible d'avoir une vie sociale et des notes correctes en même temps. Tu as une recette magique ?

Elle fronce les sourcils, visiblement pas dupe, mais choisit de ne pas insister.

— Si t'es en train de faire une crise existentielle, on n'a pas le temps pour ça. On va être en retard.

Je hausse un sourcil en la suivant d'un pas traînant.

— Ce n'est pas une crise existentielle. C'est juste... un entraînement mental pour ignorer les gens insignifiants. Ça demande de l'énergie, tu vois ?

Elle rit doucement, secoue la tête et avance. Moi, je fixe le sol une fraction de seconde de trop, mes pensées glissant déjà vers des endroits que je préférerais éviter. Mais ça ne durera pas. Si je commence à laisser mes émotions prendre le dessus, je sais très bien où ça va me mener, à lui. Je me mordille la lèvre, exaspérée par mes propres pensées. Encore lui. Pourquoi est-ce que je pense à lui ? J'ai d'autres choses à faire. J'ai des projets, des objectifs. Je n'ai pas quitté ma chambre d'ado pour finir en une groupie cliché de l'équipe de basket. Et pourtant... à chaque fois que je me persuade de tracer ma route loin de ce monde, mon cœur s'accroche.

Ce monde est aussi le mien. Bien avant lui, c'était moi, moi, qui avais mis un pied sur un terrain. J'avais à peine cinq ou six ans, et c'est mon père qui m'avait initiée. Le week-end, on regardait tous les matchs ensemble à la télé. Je voulais essayer, voir ce que ça faisait, rendre fier mon père. Mais je me suis vite rendu compte que je préférais regarder que jouer. Je n'aimais ni les cris, ni les bousculades, ni l'attente. Mais observer... ça, oui. Analyser les mouvements, les

tactiques, les schémas. Comprendre les joueurs avant même qu'ils agissent. C'est même moi qui l'ai entraîné dans cet univers. Je me souviens encore du jour où je l'ai emmené à un de mes entraînements. Il n'avait jamais touché un ballon de sa vie, mais dès qu'il a mis les pieds sur le parquet, j'ai vu son regard changer. Il avait trouvé sa place. Depuis, il ne l'a plus jamais quitté. C'était son truc, pas le mien. Moi, je suis restée en retrait, mais je venais à tous ses matchs. C'est là que j'ai commencé à prendre des photos. Les joueurs, les arbitres, les mouvements... Mon œil s'est formé à capturer ces instants. C'est sûrement à ce moment que mon père l'a préféré à moi. Le fils du voisin, un prodige. Sa propre fille, une empotée avec un appareil photo.

Les week-ends, on les passait ensemble devant la télé, à regarder et analyser les matchs comme si on était les coachs. Peut-être que je n'étais pas une joueuse, mais j'en savais autant que lui, sinon plus. Peut-être que ça n'a jamais été mon sport, mais c'est toujours resté ma passion. Et c'est précisément pour ça que c'est si difficile. Je ne peux pas renier cette partie de moi. Je suis douée pour ça. Mais après tout, je n'ai pas besoin de lui. Je n'ai besoin que d'un basketteur charismatique pour mes photos. Ce n'est pas comme s'il était irremplaçable... n'est-ce pas ?

Dans l'amphi, tout le monde parle d'eux. Les conversations s'entremêlent, chacun ajoutant son grain de sel. Leur arrivée est le sujet numéro un sur le campus, et les avis fusent de toutes parts. Je m'installe à côté d'Éléa, qui balance son sac sur la table d'un geste nonchalant. Devant nous, une fille se retourne avec un sourire exagérément large, presque grotesque. Je pourrais presque avoir son prénom, je l'ai sur le bout de la langue, mais sa jubilation m'en fait perdre les mots.

— Alors, lequel est votre préféré ? demande-t-elle, comme si c'était une évidence qu'on partage sa ferveur et que l'on devine le sujet.

Préférée ? Sérieusement ? On les a à peine aperçus. On dirait une télé-réalité bas de gamme où on doit élire le prochain prince du campus.

— Sans hésiter, le capitaine ! s'exclame Éléa, visiblement plus indulgente que moi. Nolan est tellement charismatique

quand il tire ses trois points. Et en plus, c'est un troisième année !

— Moi, je fonds totalement pour le géant ténébreux, glousse la fille. Il fait au moins 2 m, non ? J'aimerais tellement qu'il me parle. Il a toujours l'air de s'en foutre... c'est ce que je préfère, c'est trop sexy. Même s'il fait un peu peur, j'ai l'impression qu'il pourrait m'écrabouiller s'il ne fait pas attention.

Je lève un sourcil, à peine amusée, avant de corriger d'un ton sec.

— 2 m 06.

Elle cligne des yeux, déconcertée.

— Quoi ?

— Feur. Il fait 2 m 06. Tu parles bien du n° 9, non ?

Son expression vacille, et je vois bien qu'elle hésite entre être impressionnée ou vexée. Finalement, elle penche pour le premier.

— Mais... Comment tu sais ça ? Oh, je vois ! Toi aussi, tu es fan de lui ! C'est un première année comme nous, t'as trop de chance d'avoir ces infos ! Dis-moi, tu l'as rencontré ? Il t'a parlé ? Donne-moi tes tips, j'ai besoin d'en savoir plus !

Le barrage cède et nous engloutit sous ton débit de parole. Je m'appuie contre ma chaise, les bras croisés, amusée quelques secondes. Ses idées se brouillent, deviennent illogiques puis bruyantes. Elle n'est qu'une obsession qui résonne en vacarme. Le temps devient long et je lui lance un regard à peine dissimulé de lassitude.

— Tips numéro un : calme-toi. Ce n'est peut-être pas ton truc, mais ça aide si tu ne veux pas faire fuir les gens. Surtout lui.

À côté, Éléa étouffe un rire en levant les yeux au ciel. Elle aussi commençait à perdre patience. Heureusement, notre professeure de photo entre enfin. L'amphi se tait en un instant, chacun reprenant de son sérieux. Je retiens un soupir de soulagement. Cette prof a le pouvoir de contrôler une foule par sa simple présence. Je l'envie. Et dire que cette personne me voit comme une élève parmi les autres. Je dois me faire connaître, être meilleure, prouver ma place. Je ne suis pas ici pour piailler sur les derniers ragots. Au pire, je dois créer les ragots.